

Le Graal est-il un sujet romanesque ?

Michel Zink

Collège de France

Le thème du colloque, *Le roman au Moyen Âge : de Byzance à la France*, est un thème qui s'impose. Il peut être traité de mille façons, à travers mille sujets. Et voilà que j'en choisis un qui n'a pratiquement aucun rapport avec lui. Mais je ne suis qu'à demi coupable : je devais primitivement venir au Collège Eötvös dans des circonstances différentes.

Pourquoi un thème qui s'impose ? Pour toutes les raisons que le très riche programme de ce colloque fait apparaître. Parce que le parallélisme et les divergences entre le destin de Byzance et celui de l'Occident se manifestent de toutes les façons, et entre autres dans le développement de la littérature romanesque. S'agissant particulièrement du roman français, parce que, au moment où il se constitue en genre littéraire spécifique, Constantinople y apparaît comme le pôle oriental de la géographie romanesque, équilibrant un peu une imagination de plus en plus tournée vers la pointe occidentale de l'Europe avec le succès du monde arthurien et breton. Toutefois, il s'agit de Constantinople, non de Byzance : dans l'Occident médiéval, la littérature de fiction ignore à peu près complètement Byzance et ne connaît que Constantinople.

À vrai dire, le souci de Constantinople apparaît comme après coup dans le roman occidental. Jean Bodel, au début de la *Chanson des Saisnes*¹, distingue une matière de Rome, une matière de Bretagne et une matière de France, mais ne connaît pas de matière de Constantinople. La matière antique qui nourrit les premiers romans français se veut historique et fondée sur la généalogie des empires, mais passe directement de Troie à Rome. C'est le plus souvent par la médiation d'Ovide qu'une tonalité rappelant celle du roman

¹ Jean Bodel, *Chanson des Saisnes*, éd. Annette Brasseur-Péry, Paris, Droz, 1969.

hellénistique se manifeste parfois, mais généralement dans des œuvres brèves, correspondant chacune à un épisode des *Métamorphoses*, comme le *Lai de Narcisse*², *Philomena*³ ou *Pyrame et Thisbé*⁴.

*Apollonius de Tyr*⁵, dans sa survie occidentale et médiévale, est un hapax passionnant, mais reste un hapax. *Barlaam et Josaphat*⁶ en est un autre, s'il peut y avoir deux hapax. *Apollonius de Tyr* pose la question de la transformation d'un roman alexandrin en légende hagiographique, *Barlaam et Josaphat* celle de la mutation spirituelle d'une religion à une autre. Mais l'immense diffusion de ces deux œuvres, l'origine orientale de la seconde et sa circulation dans un nombre considérable de langues interdisent de les enfermer dans la question des relations entre Byzance et l'Occident.

De son côté, *Athis et Procelias*⁷, qui pourrait être un roman magnifique, fondé sur la symétrie entre Athènes et Rome, est assez décevant, tout en

² *Le Lai de Narcisse*, In : *Pyrame et Thisbé, Narcisse, Philomena. Trois contes du XII^e siècle français imités d'Ovide*, éd. Emmanuelle Baumgartner, Paris, Gallimard, 2000 ; *Narcisse. Conte ovidien français du XII^e siècle*, éd. Martine Thiry-Stassin et Madeleine Tyssens, Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, CCXI, Paris, Les Belles Lettres, 1976.

³ Chrétien de Troyes, *Philomena, Romans, suivis des Chansons, avec en appendice, Philomena*, Paris, Le Livre de Poche, Lettres Gothiques, 1994.

⁴ *Pyrame et Thisbé*, In : *Pyrame et Thisbé, Narcisse, Philomena, op. cit* ; *Piramus et Tisbé. Poème du XII^e siècle*, éd. Cornelius de Boer, CFMA 26, Paris, Champion, 1921.

⁵ *Le Roman d'Apollonius de Tyr*, éd. Michel Zink, Paris, Le Livre de Poche, Lettres gothiques, 2006 ; *Historia Apollinii regis Tyri*, éd. Alexander Riese, Leipzig, Teubner, 1871, 1893 ; Charles B. Lewis, « Die altfranzösischen Prosaversionen des Apollonius-Roman Tyri nach aller bekannten Handschriften », *Romanische Forschungen*, 34, 1915, p. 1-277 ; *Apollonius of Tyre: Medieval and Renaissance Themes and Variations*, Elizabeth Archibald, Woodbridge, Suffolk and Rochester, N. Y., Boydell & Brewer, 1991 ; Claudio Galderisi, « La tradition médiévale de la devinette d'Antiochus dans les versions latines et vernaculaires de l'*Apollonius de Tyr*, In : « Qui tant savoit d'engin et d'art ». *Mélanges de philologie médiévale offerts à Gabriel Bianciotto* », éd. C. Galderisi et J. Maurice, Poitiers, CESC ; Université de Poitiers, 2006, p. 415-433 ; Jean-Jacques Vincensini, « La ligne brisée des antécédents : le bouclier au dragon dans *Apollonius de Tyr* ou le mirage de la *translatio* », In : *Actualiser le passé : figures antiques au Moyen Âge et à la Renaissance*, éd. Jean-Claude Mühlethaler et Delphine Burhgraeve, Université de Lausanne, 2012, p. 63-77.

⁶ *Le Roman de Barlaam et Josaphat*, éd. Jean Sonet, t. I, Recherches sur la tradition manuscrite latine et française, Université de Louvain, Recueil de travaux d'histoire et de philologie, 3, 33 ; t. II, *La Version anonyme française*, Première partie : Texte critique, Namur, Bibliothèque de la Faculté de Phil. et Lettres ; Paris, J. Vrin, 1950 ; *Barlaam et Josaphat. Version champenoise d'après le manuscrit Reg. lat. 660 de la Bibl. Apostolique Vaticane*, éd. Leonard B. Mills, TLF 201, Genève, Droz, 1973.

⁷ Alexandre de Paris, *Li Romans d'Athis et Procelias*, éd. Marie-Madeleine Castellani, CFMA 150, Paris, Champion, 2006.

présentant l'intérêt d'offrir une variante antique au thème de l'amitié indéfectible du type de celle qui unit Ami et Amile ou, de façon plus complexe, Lancelot et Galehaut.

Rien de tous ces éléments, qui certes confirment tous, à côté des « romans d'antiquité », l'enracinement méditerranéen et antique du roman français, n'a véritablement à voir avec Byzance. Certes, la chanson de geste romanesque et tardive (xiv^e siècle) qu'est *La Belle Hélène de Constantinople*⁸ trouvera un ancrage à Constantinople, mais plus encore en Hongrie, comme tant de chansons de geste et de romans français. Et *Partonopeu de Blois*⁹ ne se rattache que très superficiellement à Constantinople, dont le père de l'héroïne est, mais comme incidemment, désigné comme l'empereur.

En revanche, au moment où la matière arthurienne triomphante est en train de s'imposer pour plusieurs siècles comme la grande pourvoyeuse de sujets romanesques, Constantinople fait son entrée dans le roman français, et de deux façons. D'une part, en offrant une alternative aux romans arthuriens. De l'autre, en offrant une ouverture à l'intérieur des romans arthuriens.

Que Constantinople constitue une alternative aux romans arthuriens, on le voit clairement au fait que les deux principaux romanciers contemporains et rivaux de Chrétien de Troyes se tournent vers elle, comme pour échapper à Chrétien : Gautier d'Arras dans *Eracle*¹⁰, lointainement fondé sur la vie de Héraclius I^{er} ; Hue de Rothelande dans *Protheselaus*¹¹, suite, à vrai dire peu réussie, d'*Ipomedon*¹². Souvent, on se tourne vers Constantinople en coupant le voyage vers l'est d'une étape italienne, soit Rome, où se déroule le premier roman de Gautier d'Arras, *Ile et Galeron*¹³, et où commence *Eracle*, soit la Calabre, les Pouilles, la Sicile, dans *Protheselaus* et dans *Floriant et Florete*¹⁴.

⁸ *La Belle Hélène de Constantinople*, éd. Claude Roussel, TLF 454, Genève, Droz, 1995.

⁹ *Partonopeus de Blois*, éd. Joseph Gildea, Villanova University Press, Villanova, 1967-1970 ; Penny Eley, *Partonopeus de Blois, Romance in the making*, Cambridge, D. S. Brewer, 2011 ; Penny Simons & Penny Eley, « The Prolog to *Partonopeus de Blois*: Text, Context and Subtext, *French Studies*, 49, 1, jv 1995, p. 1-16 ; Penny Simons & Penny Eley, « Male Beauty and Sexual Orientation in "Partonopeus de Blois" », *Romance Studies*, 7, 1, 1999, p. 41-56.

¹⁰ Gautier d'Arras, *Eracle*, éd. Guy Raynaud de Lage, CFMA 102, Paris, H. Champion, 1976.

¹¹ *Protheselaus* by Hue de Rotelande, éd. A. J. Holden, 3 vol., ANTS 47-49, London, 1991-1993.

¹² *Ipomedon : poème de Hue de Rotelande*, éd. A. J. Holden, Paris, Klincksieck, 1979.

¹³ Gautier d'Arras, *Ile et Galeron*, éd. Yves Lefevre et Félix Lecoy, CFMA 109, Paris, H. Champion, 1988.

¹⁴ *Le Roman de Floriant et Florete ou le chevalier qui la nef maine*, éd. Claude Lévy, Ottawa, Éditions de l'université d'Ottawa, 1983 ; *Floriant et Florete*, éd. Annie Combes et Richard

Que Constantinople permette aux romans bretons de s'ouvrir sur un autre monde et y constitue le pendant oriental, et toujours légèrement inférieur, du royaume d'Arthur, c'est ce qu'on voit dans *Cligès* de Chrétien de Troyes¹⁵ et, un siècle plus tard, dans *Floriant et Florete*. Alexandre, puis son fils Cligès, héritiers du trône de Constantinople, vont chercher auprès du roi Arthur la consécration de leur valeur chevaleresque. Floriant, soutenu par le roi Arthur, va au secours de sa mère, assiégée dans Monreale en Sicile par un sénéchal traître soutenu par l'empereur de Constantinople, père de Florete : Floriant et Florete s'éprennent l'un de l'autre et finissent par se marier.

La légende du Graal semble mal s'intégrer à cette problématique. Tout se joue entre la Terre sainte et l'Angleterre. Tout au plus peut-on mentionner les hypothèses, largement discutées il y a cinquante ou soixante ans, touchant la possible influence de la liturgie byzantine de la *haghiè longkè* sur le cortège du Graal décrit par Chrétien de Troyes¹⁶.

Cependant, le développement de la légende du Graal (ou son origine : comment savoir ?) opère un basculement radical du monde arthurien vers l'Orient. Non vers l'Orient byzantin, il est vrai, mais vers la Terre sainte – disons vers le bassin oriental de la Méditerranée. La *translatio* de Rome vers la Bretagne, celle de Brut, devient une *translatio* de la Terre sainte vers la Bretagne. Et l'écriture de « l'histoire du Graal » à partir de Robert de Boron¹⁷ (mais est-ce seulement à partir de Robert de Boron ?) intègre au monde du roman ce qui ne devrait pas lui appartenir : une vérité donnée comme parole d'évangile. Robert de Boron traduit l'Évangile de Nicodème, y introduit subrepticement le Graal et fait dériver vers le roman en même temps qu'il transporte en Bretagne un

Trachsler, Champion Classiques 9, Paris, Champion, 2003.

¹⁵ Chrétien de Troyes, *Cligès*, CFMA 84, éd. Alexandre Micha, Paris, H. Champion, 1957 ; *Cligès*, éd. Charles Méla et Olivier Collet, Le Livre de Poche, Lettres gothiques, Paris,

¹⁶ Jean Frappier, « Le Conte du Graal est-il une allégorie judéo-chrétienne ? », *Autour du Graal*, Genève, Droz, 1977 ; Alexandre Micha, « Deux études sur le Graal », *Romania*, 73, 1952, p. 462-479 ; Jean Marx, *La légende arthurienne et le Graal*, Bibliothèque de l'École des Hautes Études, LXIV, Paris, PUF, 1952 ; *Lumière du Graal* (numéro spécial des *Cahiers du Sud*), éd. René Nelli, 1951 ; Myrrha Lot-Borodine, « Les deux conquérants du Graal, Perceval et Galaad », *Trois essais sur le roman de Lancelot du Lac et la quête du saint Graal*, Paris, Champion, 1919, p. 65-121 ; Eugène Anitchkoff, « Le Saint Graal et les rites eucharistiques », *Romania*, 55, 1929, p. 174-194.

¹⁷ Voir Robert de Boron, *Joseph d'Arimathie, Le Roman du Graal*, éd. Bernard Cerquiglini, Paris, Union générale d'éditions, 1981 ; *Joseph d'Arimathie: A Critical Edition of the Verse and Prose Versions*, éd. Richard O'Gorman, Toronto, 1995 ; *Joseph d'Arimathie*, éd. et trad. Gérard Gros, In : *Le Livre du Graal*, éd. Daniel Poirion et Philippe Walter, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2001.

sujet qui ne se prêtait pas en lui-même, semble-t-il, à un traitement de cette nature : un sujet proprement religieux¹⁸.

C'est à un autre Orient encore, mais toujours à un Orient grec, que se réfère Chrétien dans le prologue du *Conte du Graal*¹⁹, ancêtre de tous les romans du Graal, en ouvrant autour d'Alexandre le Grand un débat dont il fait l'enjeu de son roman. Mais il s'arrange pour que le conquérant macédonien entre dans un débat où il est vaincu, puisque l'enjeu en est la charité.

L'interlocuteur implicite de Chrétien dans son prologue est Gautier de Châtillon, qui compose son *Alexandréide*²⁰ entre 1178 et 1182, immédiatement avant que Chrétien écrive le *Conte du Graal* entre 1181 et 1185.

Gautier écrit pour l'archevêque de Reims Guillaume aux Blanches Mains, régent de fait du royaume de France pendant la minorité du futur Philippe Auguste. Guillaume est le frère du comte de Champagne Henri le Libéral, époux de la comtesse Marie de Champagne, protectrice de Chrétien pour ses premiers romans, mais non pour le dernier, le *Conte du Graal*, dédié au pieux Philippe d'Alsace, comte de Flandre, que Chrétien a pu rencontrer quand il est venu demander en vain la main de la comtesse Marie devenue veuve. Marie, enfin, comme chacun sait, était la fille d'Aliénor d'Aquitaine et du roi de France Louis VII le Jeune.

Ces rencontres n'auraient pas grand sens si le prologue du *Conte du Graal* n'était pas tout entier consacré à dresser un parallèle entre Philippe de Flandre et Alexandre, à l'avantage du premier, qui possède la charité, inconnue d'Alexandre, et si ce parallèle, loin d'être un hors d'œuvre et une flatterie étrangère au sujet du roman, comme le sont souvent les dédicaces, ne livrait pas l'intention de l'auteur et le sens de son roman : le *Conte du Graal* est un roman de la charité.

Mais en outre, il y a une convergence entre les préoccupations de Gautier et celles de Chrétien, et leur regard est à la fois proche et différent, en fonction de leurs commanditaires. Gautier ne suit pas le pseudo-Callisthène, comme le font les romans français d'Alexandre de Paris et de Thomas de Kent, mais

¹⁸ Michel Zink, *Poésie et conversion au Moyen Âge*, Paris, PUF, 2003, p. 251-303.

¹⁹ Chrétien de Troyes, *Le roman de Perceval ou le Conte du Graal*, éd. William Roach, Genève, Droz, Paris, Minard, TLF 71, 1956 ; *Le Roman de Perceval*, éd. et trad. Charles Méla, Paris, Le Livre de poche, Lettres gothiques, 1990, 1995, 2000 ; *Perceval ou le Conte du Graal*, Chrétien de Troyes, *Œuvres complètes*, éd. Daniel Poirion, Paris, Gallimard « Bibliothèque de la Pléiade », 1994.

²⁰ Galteri de Castellione, *Alexandreis*, Marvin L. Colker éd, Padova, Antonore (Thesaurus mundi, 17), 1978.

Quinte-Curce : son Alexandre n'est pas un savant, mais un conquérant et un guerrier. Et la leçon de son épopée, comme Jean-Yves Tilliette en a fait la magnifique démonstration²¹, est que le guerrier doit être le bras séculier de l'Église. Chrétien situe lui aussi son parallèle entre Alexandre et Philippe de Flandre dans le registre de la vaillance (« Cil dont on dist que tant fu preux »), mais, anticipant sur la distinction faite par saint Louis selon Joinville entre le « preux homme » et le « prudhomme », il ajoute que la vaillance n'est rien sans la charité : c'est le sens même de son roman. Si on lit le *Conte du Graal* comme une réponse à Gautier, comme un effort pour poursuivre et rectifier son propos, on voit bien qu'à ses yeux le chevalier n'est pas une force aveugle entre les mains de l'Église : il est un membre à part entière de l'Église et ne peut accomplir sa mission que dans la fidélité libre et réfléchie aux préceptes de l'Évangile. Il est le modèle d'une sainteté laïque. C'est bien ainsi que Wolfram von Eschenbach l'entendra.

Tel est la conviction fondatrice du roman de Chrétien. Elle s'accorde avec ses constantes préoccupations morales, présentes dans tous ses romans. Elle s'accorde avec le fait que le cortège du Graal accompagne la présence cachée de l'hostie. Elle s'accorde avec le fait que la conversion de Perceval et son retour à Dieu sont l'exigence préalable à son succès. Elle s'accorde enfin avec le rattachement de la légende du Graal à celle de Joseph d'Arimathie. Chrétien n'en souffle mot, mais on ne peut jurer qu'il l'ignorait, puisque son roman est inachevé et puisque, le mystère ayant été presque entièrement résolu par les explications de l'oncle ermite, il lui fallait bien prévoir une révélation supplémentaire à la fin du récit.

Puisque j'ai déjà pris tant de liberté avec le thème du colloque, je me permets de poursuivre sur le chemin de l'indocilité en livrant au passage deux observations.

La première touche la forme du Graal. Dès les premières illustrations, dans le courant du XIII^e siècle, il a la forme d'un calice ou d'un ciboire. Mais ces illustrations sont toutes postérieures au roman de Robert de Boron et à la diffusion de la légende de Joseph d'Arimathie. Du temps de Chrétien, un graal est un plat à poisson. Dans son roman (ce détail a été, je crois, peu remarqué) la scène du Graal n'est compréhensible que si le Graal a la forme d'un plat. D'une part, parce que, si naïf soit-il, Perceval sait qu'un calice ou un ciboire est destiné à contenir des hosties et que la révélation, plus tard, de l'oncle ermite

²¹ Jean-Yves Tilliette, « Alexandre le Grand, modèle et précurseur des Croisés », In : *La Grèce et la Guerre*, éd. M. Zink, J. Jouanna et Ph. Contamine, *Cahiers de la Villa Kerylos*, n°26, 2015.

n'aurait pour lui rien d'inattendu. D'autre part parce que la question qu'il devrait poser (« Del graal, cui l'en en sert », « À qui sert-on le graal ? »), bizarre s'il voit passer un calice ou un ciboire, est naturelle s'il voit passer un plat que le serveur ou la serveuse porte à celui à qui il le sert.

Les illustrations des manuscrits, qui montrent un calice ou un ciboire, nous induisent à reporter rétrospectivement sur le récit de Chrétien « l'histoire du Graal » telle qu'elle est ultérieurement racontée. En ce sens elles christianisent son récit plus qu'il ne l'est en lui-même, comme on ne cesse de le répéter. Mais en le répétant, on oublie de voir que ce récit est plus profondément chrétien que sa christianisation ultérieure, puisque l'hostie y prend la place d'une « vraie nourriture », comme dit l'Évangile²², dans un plat destiné à contenir la nourriture du corps. De fait, le vieux roi est maintenu en vie, non seulement spirituellement, mais aussi physiquement par cette hostie quotidienne qui est sa seule nourriture matérielle en même temps que spirituelle.

Le sujet du roman trop subtil de Chrétien n'est parvenu à l'immense succès qui a été le sien qu'au prix d'une simplification et d'un grossissement de son sens. Au prix d'une cléricisation gommant les ambiguïtés d'une sainteté laïque : l'amour de Perceval pour Blanchefleur disparaît au bénéfice de la virginité sans tache de Galaad.

Il reste que la lance qui saigne ne peut être que celle de Longin. Comment croire, dans ces conditions, que Chrétien ignorait la légende de Joseph d'Arimathie et qu'elle serait de l'invention du pâle Robert de Boron ?

Ma seconde remarque touche à la diffusion comparée de l'*Alexandrède* de Gautier de Châtillon et du *Conte du Graal* de Chrétien de Troyes. Nous avons 215 manuscrits de l'*Alexandrède* contre une dizaine du *Conte du Graal*. Doit-on en conclure que l'*Alexandrède* a connu un succès beaucoup plus grand que le *Conte du Graal* ? Non : c'est l'inverse. La diffusion de l'*Alexandrède* aurait été limitée à ses (nombreux) manuscrits et aux milieux scolaires où elle était lue et étudiée si elle n'était la source de la *Saga d'Alexandre* norroise²³. La diffusion du *Conte du Graal* se mesure, non seulement au nombre de ses manuscrits, mais aussi au nombre de ses continuations, de ses récritures, des œuvres qu'il a inspirées, de la place que le Graal a prise après lui et grâce à lui dans la littérature et dans l'imaginaire jusqu'à aujourd'hui.

²² Jn 6, 55.

²³ *Alexanders saga*, Andrea de Leeuw van Weenen éd, Copenhagen, Museum Tusculanum Press (Manuscripta nordica, 2), 2009 ; *Isländische Antikensagas. Band 1: Die Saga von den Trojanern. Die Saga von den britischen Königen. Die Saga von Alexander dem Grossen*, Stefanie Würth trad., München, Diederichs, 1996.

L'épopée latine de Gautier et le roman français de Chrétien proposent tous deux une réflexion sur le chevalier et l'Église et sur la place de la chevalerie dans l'Église (réflexion d'ailleurs ambiguë dans le cas de Chrétien, dont le roman ne fait nullement de la chevalerie un éloge sans réserve). Le *Conte du Graal*, roman arthurien qui s'ouvre sur une référence explicite à Alexandre, affiche sa volonté d'abandonner le monde grec de l'*Alexandréide* au profit de l'Occident. En ce sens, le dernier roman de Chrétien de Troyes illustre beaucoup plus profondément, radicalement et sérieusement que ne le faisait le prologue de *Cligès*, si souvent cité, la *translatio imperii et studii*. Il ne met évidemment pas en cause Byzance, terre chrétienne malgré une rupture avec Rome encore relativement récente et qu'on ne peut alors prévoir définitive, mais une certaine idée du monde antique qui, vue de l'Occident, pouvait s'incarner dans les confins orientaux et hellénophones de l'Europe. Sa réflexion sur ce thème l'a conduit à placer derrière les mystères et les merveilles de Bretagne une pensée morale et une méditation chrétienne qui n'ont en elles-mêmes rien de romanesque, mais qui, loin d'affaiblir la séduction du roman, l'ont accrue, même si tous ses successeurs n'ont pas su en préserver la complexité, au point de faire du Graal le grand sujet romanesque et le grand mythe littéraire qu'il est devenu.

Tout cela se joue en Bretagne, aux confins occidentaux du monde, avec en toile de fond la Méditerranée orientale, la chrétienté orientale et le monde hellénophone. Si bien que cette légende du Graal qui nous paraît, non sans raison, essentiellement celtique, illustre à sa manière la relation de Byzance et de l'Occident.